

Pierre de Cointet, Studium de Notre-Dame de Vie, F 84210 VENASQUE,
 pierre.decointet@wanadoo.fr

« EXIGENCES PHILOSOPHIQUES DU DIALOGUE INTERRELIGIEUX »

Communication donnée au XXVIII^e Congrès de l'Association des Sociétés de Philosophie de
 Langue Française (Bologne, septembre 2000) (à paraître).

Peut-on réfléchir à la paix en faisant abstraction de la question religieuse ? Les faits, qui sont têtus, l'interdisent. Certes, nous sommes à la fin d'un siècle qui a pensé philosophiquement et tenté pratiquement l'éradication planifiée des religions. Certes, dans les sociétés occidentales, jadis croyantes et toujours plus dominées par la technoscience, l'influence des religions sur la vie sociale et sur les comportements individuels est désormais minime. Mais le phénomène religieux s'impose toujours. On prétend qu'il se replie inexorablement dans la sphère de l'existence privée. Pourtant, sur tous les continents, des conflits mettent les religions sur le devant de la scène. Le philosophe sénégalais Souleymane Bachir Diagne, musulman, soulignait récemment le paradoxe des religions : elles touchent à la dimension la plus profonde de l'identité de l'homme elles devraient donc être facteurs de communion et de paix dans l'amour mutuel ; elles sont pourtant aussi facteurs de violences irrationnelles, en raison des réflexes de défense de cette même identité profonde de l'homme (réflexes de défense qui sont souvent manipulés par des éléments intégristes ou instrumentalisés à des fins politiques) : la préservation de l'identité du groupe prend alors le pas sur le mysticisme (au sens d'expérience religieuse personnelle). Comment favoriser cette dernière ? La philosophie peut-elle reconnaître une rationalité dans cette vie religieuse personnelle ? c'est le premier problème que nous examinerons.

De plus, à l'aube d'un nouveau millénaire, le brassage des cultures est tel que le monde nous apparaît de plus en plus unifié. Dans les grandes métropoles et jusqu'au fond des campagnes, les religions ne peuvent plus éviter de se rencontrer, pour le meilleur ou pour le pire. La question du dialogue interreligieux¹ est donc non seulement inévitable mais cruciale pour l'avenir de la paix dans les communautés et entre les peuples. C'est une nécessité pour faire face aux extrémismes et aux fondamentalismes. Comment mener un tel dialogue ? par quelle méthode ? c'est le deuxième problème sur lequel nous nous pencherons.

Parmi les philosophes de langue française du 20^{ème} siècle, Maurice Blondel est sans doute l'un de ceux qui ont réfléchi à la question religieuse de la manière la plus systématique².

1 . Précisons qu'il ne s'agit pas de l'œcuménisme (qui est la recherche d'une unité entre croyants qui se sont séparés, unité recherchée à partir d'une base doctrinale commune et d'une enquête historique sur le passé commun et sur les causes de la séparation advenue).

2 . Mort en 1949, correspondant de l'Institut, Maurice Blondel a fait toute sa carrière de professeur de philosophie à l'Université d'Aix-en-Provence. Choisi comme président d'honneur de la Société d'Études Philosophiques dès son origine en 1926, Blondel fit un discours fondateur au 1^{er} congrès des Sociétés françaises de Philosophie, à Marseille le 21 avril 1938 (cf. Jean-Marc Gabaude, *Un demi-siècle de philosophie en langue française (1937-1990)*, Éd. Montmorency, Montréal, 1990, p. 33-37). Il a laissé une œuvre monumentale touchant des thèmes philosophiques et théologiques variés. Une édition des œuvres complètes est en cours aux P.U.F. Pour une présentation de l'épistémologie et de la métaphysique sous-jacente à son approche du

Penseur de la transcendance non moins que de l'immanence, Blondel invite la philosophie à ne pas abandonner cette dimension de l'existence aux pulsions irrationnelles et aux calculs cyniques, mais à l'aborder avec audace et méthode. Il peut nous montrer comment, dans l'humanité contemporaine, l'exigence critique peut servir au dialogue et à la paix. En m'appuyant sur la pensée de Maurice Blondel, j'aborderai ces deux questions : 1. pouvons-nous reconnaître, philosophiquement, une rationalité du religieux ? 2. par quelle méthode le philosophe peut-il dialoguer dans cet ordre de réalité ?

Si la philosophie ne se réduit pas à un débat d'interprétations (ou à une histoire des idées), elle peut aider la raison à affronter les questions ultimes qui se posent à tout homme sur les « énigmes cachées de la condition humaine » : le sens de la vie, le bien et le mal, la souffrance, la mort, l'au-delà. La philosophie peut alors montrer que, parce qu'il est conscient de lui-même, l'homme dépasse la nature et se transcende lui-même sans cesse : comme l'écrit Maurice Blondel, « Nul désir ne peut prendre conscience de lui-même qu'en dépassant d'emblée l'ordre empirique. (...) la conscience du désir, même limité à des objets proches ou finis, suppose une aspiration qu'aucun bien partiel et borné ne saurait satisfaire. D'où l'inquiétude qui est le trait spécifique de la pensée humaine, se sentant toujours courte par quelque endroit, toujours besogneuse de progrès, toujours relative à un étalon absolu »³.

La philosophie doit se pencher sur cette transcendance. À ce point de la discussion, il nous faut assumer les critiques de la religion comme illusion : oui, Dieu peut n'être qu'une manière de désigner notre besoin de nous projeter indéfiniment dans un au-delà encore tout relatif. Mais il reste alors à expliquer pourquoi s'est opérée cette « projection divinisée de l'essence humaine » que les « herméneutiques du soupçon » prétendent renverser⁴. Ces dernières ne permettent pas de conclure à la non-existence de Dieu. Elles montrent l'impossibilité pour l'homme d'enfermer son désir dans un objet. En effet l'homme ne peut annihiler le désir d'infini qui l'habite et, poussé par le vouloir de soi, il cherche à satisfaire cette aspiration infinie dans un symbole qu'il se donne à lui-même. Mais cette tentative le met dans la contradiction d'un fini voulu comme cet infini vainement recherché... Si intériorisé et si idéalisé qu'il soit (qu'il s'agisse d'un rite, de la science, de l'art, d'un idéal moral ou d'un sujet transcendantal), ce symbole de l'élan infini de l'homme ne sera jamais l'infini lui-même. Impuissante à répondre aux attentes véritables du cœur humain, la religion ne peut alors que nourrir un état de violence. Car, dans cette perspective, l'infini restera toujours pour nous à la fois « invinciblement convoité » et « invinciblement hors de nos prises »⁵.

Or, en toute religion, il y a aussi des rites, des textes, des techniques de méditation qui expriment un besoin de salut et de libération pour une communion intime au divin : non pas une continuation indéfinie de l'existence mais une plénitude de vie qui seule puisse répondre à l'aspiration infinie de l'esprit humain, et lui donner ainsi la paix. Ainsi le mysticisme n'est pas un phénomène extraordinaire en marge des cultes : il est la vie religieuse dans sa réalité essentielle. De plus la conscience moralo-religieuse n'est pas une subjectivité arbitraire : l'être humain se constitue librement selon une logique concrète de la possession et de la privation du bien par la volonté (tandis que la raison suit une logique d'affirmation et de négation). Car, souligne à ce sujet Blondel, « ce qui est repoussé n'est pas supprimé par là même. C'est ainsi

phénomène religieux nous nous permettons de renvoyer à notre essai : *Maurice Blondel. Un réalisme spirituel*, Parole et Silence, St Maur, 2000.

³. *La Pensée*, t. I, Alcan, Paris, 1934, p. 98 ; P.U.F., Paris, 1948², p. 106.

⁴. Cf. René Virgoulay, « Finitude de l'homme et infini de la volonté dans *L'Action* », *Rivista Portuguesa de Filosofia*, 49 (1993), p. 371-384.

⁵. *L'Etre et les êtres*, Alcan, Paris, 1935, p. 321.

que la tentation sert à susciter, à préciser, à enrichir l'énergie morale ; ou bien, s'il y a défaillance, le mal s'aggrave en proportion même de la conscience et de la valeur du bien méconnu et de la lâcheté volontaire »⁶. Ainsi, par exemple, un mensonge commis n'est pas une erreur, il lèse autrui en justice et il contribue à fausser la conscience, alors que, pour la logique de la pensée, le vrai doit s'effacer devant le faux, et qu'entre deux concepts ou deux propositions contradictoires seul l'un des deux termes subsiste pour la pensée.

Le phénomène religieux ne peut donc pas être considéré seulement de l'extérieur, comme une simple opinion ou comme un facteur dans les relations sociales et internationales. La rationalité concrète du religieux se dévoile à qui l'aborde « *ab exterioribus ad interiora* » et « *ab interioribus ad superiora* ». Ces trois pôles sont essentiels. Si le deuxième vient à manquer, le phénomène religieux n'apparaîtra que dans ses pratiques extérieures, et risque d'être réduit à une hétéronomie pour ainsi dire matérielle, plaquée sur la vie de la conscience personnelle. L'absence du troisième fait apparaître la capacité d'intériorisation de la conscience moralo-religieuse : mais celle-ci peut-elle s'accomplir dans l'immanence pure ? Ne faut-il pas reconnaître que, comme l'a écrit Jacques Paliard, « L'homme ne réalise sa destinée qu'en se dépassant. Et il ne se dépasse qu'en s'ouvrant, au moins de désir, à une vérité qui se propose à son adhésion comme un message proprement divin »⁷. La raison philosophique contribue au dialogue interreligieux et donc à la paix si, au-delà de l'examen critique des superstitions, des rites et des systèmes, elle s'efforce de rejoindre ce que Blondel appelait « le pur sentiment de l'attente religieuse »⁸. Mais la conviction individuelle ne suffit pas ; il faut nouer le dialogue, ce qui suppose une méthode.

La base du dialogue interreligieux est cette fraternité universelle qui est fondée sur l'unité du genre humain. Au-delà de la reconnaissance d'une vérité théorique, le dialogue requiert une bienveillance concrète : « Il faudrait, avertit Blondel, s'appliquer à bien comprendre la pensée d'autrui, et même à la bien interpréter. Cf. Sénèque : *Bonus malorum suorum interpres*. Ne pas s'emparer des défaillances de l'adversaire »⁹. Le vrai dialogue refuse la polémique : il exige clarté, vérité, loyauté, écoute de l'autre, respect mutuel.

Au contraire, ce qui fait qu'une discussion n'aboutit pas, c'est le « manque d'attention, de sincérité, de sérieux, de courage : l'inattention est vraiment prodigieuse ; même entre philosophes, on est inattentif aux paroles d'autrui, et aussi aux siennes dont on ne mesure pas le sens ou la portée ». Il faut en effet reconnaître que, même si nous n'allons pas jusqu'à faire preuve de mauvaise foi, nous avons spontanément « tendance à transformer la discussion en plaidoyer et à se faire avocat. La discussion se change en joute, en tournoi dialectique, on perd de vue la vérité. Souvent on a peur, peur de ses idées et de celles d'autrui »¹⁰.

Cette peur vient le plus souvent de préjugés, par manque d'information. Il faut donc suspendre son jugement, non pas pour faire le vide de toute connaissance sur sa propre religion (il serait en effet illusoire de prendre pour point de départ un homme sans horizon religieux) mais pour douter de nos préjugés et n'exclure *a priori* aucune donnée. Une telle méthode implique une éthique fondée dans un amour de la vérité que rien n'arrête : « Ressort interne, souligne Blondel, aspirant à se détendre *in finem* coûte que coûte, sans retour intéressé et prématuré » ; et cette grandeur d'âme dans la quête du vrai ne va pas sans une humilité

6. *Idem*, p. 258.

7. « L'élan spirituel selon Henri Bergson et selon Maurice Blondel », *Etudes Blondéliennes*, t. III, P.U.F., Paris, 1954, p. 60.

8. *L'Action* (1893), P.U.F., Paris, 1995, p. 318.

9. *Carnets Intimes*, t. II (1894-1949), Cerf, Paris, 1966, p. 206.

10. *Idem*, p. 205.

essentielle : « L'humilité est une connaissance, condition de connaissance, fruit et germe de connaissance, et révélant le secret du reste, ouvrant l'esprit et purifiant le regard : ce qu'elle est, est vérité, et toute vérité pleine la suppose, puisque par elle nous nous subordonnons, infime, à ce qui est immense et nous communions d'aveu, de désir, d'admiration, de docilité à la réalité inépuisée »¹¹. Pour être au service de la vérité, le dialogue requiert en effet de se dépouiller de « l'autolâtrie naturelle de notre intelligence ». Par-dessus tout, insiste Blondel, la raison doit éviter « de *se faire centre* des choses » : car la lumière « se donne surtout à ceux qui ne prétendent pas d'emblée la tirer d'eux-mêmes »¹².

Ces attitudes conduisent notamment à distinguer, en pratique, opposition et contradiction¹³. Des antinomies abstraites sont souvent des complémentarités vitales et réelles : deux propositions antinomiques au regard de l'entendement peuvent en effet être complémentaires dans une sagesse supérieure et, souligne Blondel, « solidaires dans la vie profonde des âmes »¹⁴. En se refusant à réduire prématurément les tensions par la pensée abstraite, le dialogue oblige à chercher toujours et à considérer avec respect la diversité des manières d'agir et de vivre, des règles et des doctrines propres à chaque religion.

Animée par ces dispositions intellectuelles et morales, la philosophie peut ainsi contribuer, pour sa part, à « reconnaître, préserver et faire progresser les valeurs spirituelles, morales et socio-culturelles » qui se trouvent en tout homme vraiment religieux (cf. Concile Vatican II, Déclaration *Nostra Aetate*, § 2). Encourageant le respect et la réciprocité, favorisant les relations entre les hommes, le dialogue interreligieux est par nature pacifique. Il aide à panser les blessures de l'histoire. Il est source d'énergie spirituelle et de progrès moral. Il oriente les hommes vers l'accomplissement de leur destinée et vers la construction de la paix, dans la charité véritable. Car, écrit Blondel, la personne humaine ne devient « un principe de paix et d'union » que dans la mesure où elle vise « au-dessus de ce monde, un bien infini qu'on acquiert en l'accueillant par le don de soi-même et en le répandant autour de soi »¹⁵.

¹¹. *La Pensée*, Rédaction première autographe, « juillet 1923 », ms., Centre d'Archives Maurice Blondel, Institut Supérieur de Philosophie, Louvain-La-Neuve, f° 2636.

¹². *Dialogues sur la pensée*, dans *Etudes Blondéliennes*, t. III, *op. cit.*, p. 40.

¹³. Des contradictoires s'excluent absolument : si le premier terme est vrai, l'autre est faux. Des termes contraires sont opposés mais peuvent être vrais ensemble ou faux ensemble. Comme le souligne Blondel, dans l'ordre de la vie humaine, il s'agit le plus souvent de contraires à relier et à réaliser, plutôt que de contradictoires à opposer absolument et d'un point de vue statique (*L'Action*, t. II, P.U.F., Paris, 1963², p. 478-482).

¹⁴. *Exigences Philosophiques du Christianisme*, P.U.F., Paris, 1950, p. 6.

¹⁵. *L'Etre et les êtres*, *op. cit.*, p. 281, 287.